



# Mme de Charrière et Mme de Staël ou le conflit des générations

COMMUNICATION DE RAYMOND TROUSSON

A LA SEANCE MENSUELLE DU 13 MAI 2000

On sait quelle antipathie M<sup>me</sup> de Charrière a toujours éprouvée à l'égard de M<sup>me</sup> de Staël, surtout à partir de 1794, lorsque Benjamin Constant échappe à sa tutelle pour s'éprendre de la dame de Coppet et renonce au scepticisme un peu triste de son mentor pour s'engager, aux côtés de Germaine, dans le combat politique et réaliser ses ambitions. Même s'il n'y a jamais eu rupture, le climat a changé. Lorsque Benjamin se présente au Pontet, le 25 avril 1795, la bonne entente et la complicité de naguère se sont évanouies : « Nous étions, raconte M<sup>me</sup> de Charrière à Henriette L'Hardy, mornes, graves, sots, vis-à-vis l'un de l'autre. [...] D'ailleurs, les Necker et les Staël étaient autant d'arches saintes auxquelles il ne fallait pas toucher » (V, 89-90.) Elle répète à L. F. Huber : « Je lui voyais sur le visage M<sup>me</sup> de Staël, sa cour, son père, la convention, l'intrigue, le mystère, enfin tout ce qui me déplait<sup>1</sup>. » En 1798, elle le dira sans détours à un ami anglais : « Benjamin Constant [...] s'est lié avec la politique et avec M<sup>me</sup> de Staël, cela nous a brouillés » (V, 442.)

Ces faits biographiques ont sans doute leur importance, mais peut-être ne sont-ils pas seuls à rendre compte de l'inimitié persistante d'Isabelle à l'égard de Germaine.

L'occasion de manifester une certaine hostilité à M<sup>me</sup> de Staël se présente en effet en 1789, quatre ans avant la première rencontre des deux femmes, cinq ans avant celle de Germaine et de Benjamin.

---

<sup>1</sup> Isabelle de Charrière, *Œuvres complètes*, Amsterdam, G. A. Van Oorschot, 1979-1984, 10 vol. t. V, p. 89-90.

Les *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau* de la jeune Germaine, parues à la fin de 1788, ne manquaient pas de réelles qualités et avaient recueilli un succès mondain. M<sup>me</sup> de Charrière entreprend aussitôt de rivaliser avec cette « jeune dame d'un esprit ingénieux et brillant » dans un texte intitulé *De Rousseau*, inachevé (X, 125). M<sup>me</sup> de Staël trouvait la clé du talent de l'écrivain dans la passion qui le consumait ; Belle découvre son originalité dans « la sensibilité de son oreille » ; « C'est elle qui a dicté son style et choisi ses sujets et enfin fixé et réglé ses idées et sa conduite » — explication de l'art du Genevois qui atteste un intérêt voué davantage au styliste qu'au penseur.

Le succès des *Lettres* de M<sup>me</sup> de Staël n'a pas manqué d'agacer M<sup>me</sup> de Charrière, comme en témoigne un autre texte, publié quelques mois plus tard. Le marquis de Champcenetz avait fait à la fille de Necker une *Réponse aux Lettres sur le caractère et les ouvrages de J.-J. Rousseau*, parue à Genève en 1789. Elle avait été suivie d'une *Courte réplique à l'auteur d'une longue réponse*, signée par « M<sup>me</sup> la Baronne de... », longtemps attribuée à M<sup>me</sup> de Staël, mais qui était en réalité de M<sup>me</sup> de Charrière. Rousseauiste, ce nouvel écrit n'en était pas moins un modèle de savoir-faire voltairien. Sous le masque de M<sup>me</sup> de Staël, Belle s'offre le double plaisir de dauber sur Champcenetz et d'allonger quelques coups de griffe à l'« ambassadrice », s'amusant, ici et là, à lui faire admettre « trop de recherche », « trop de *peut-être* », des idées parfois « plus subtiles que neuves, que justes, qu'intéressantes », de « l'ignorance », l'amenant enfin à excuser ses fautes au nom de sa jeunesse, procédé peu charitable, mais ingénieux. Comme M<sup>me</sup> de Staël n'avait pas élaboré, à son gré, une critique satisfaisante de l'éducation de Sophie, Belle en profitait pour lui attribuer ses propres opinions :

Jamais vous ne me persuaderez que je doive prévoir et préparer la vocation de ma fille. [...] Je laisserai mon fils et ma fille libres comme Émile [...] ou, me croyant en droit d'user de mon expérience et de l'autorité que me donnent sur mes enfants ma tendresse et leurs besoins, je les accoutumerai tous deux, comme on y accoutumait Sophie, avec adresse et douceur, aux entraves que ni l'un ni l'autre ne pourra toujours éviter (X, 169).

Ces escarmouches n'avaient pas apaisé la combativité de la dame du Pontet. Or M<sup>me</sup> de Staël avait colporté dans ses *Lettres* les ragots calomnieux contre la compagne de Rousseau, Thérèse Levasseur, « l'indigne femme qui [...] avait appris assez à le connaître pour savoir le rendre malheureux ». Elle assurait le tenir d'un ami genevois de Rousseau, celui-ci n'avait abandonné ses enfants que sur « les sollicitations atroces [de] cette mère dénaturée » ; elle affirmait enfin qu'il s'était donné la mort parce qu'« il s'était aperçu des viles inclinations de sa femme pour un homme de l'état le plus bas<sup>2</sup> ». Ces déclarations parurent à M<sup>me</sup> de Charrière un excellent prétexte pour river son clou à la baronne. Le 3 décembre 1789, le manuscrit de la *Plainte et défense de Thérèse Levasseur* est entre les mains de Du Peyrou qui mande aussitôt ses impressions à son amie :

Vous avez bien raison d'être opiniâtre ; cela nous a valu des rires délicieux, et jusqu'aux larmes. En recevant hier votre paquet, j'en commence la lecture à basse messe ; mes deux cousines étant à travailler près de mon lit, et babillant pendant que j'écrivais. Je ris, et je recommence tout haut ma lecture. Il n'y a qu'une voix pour l'impression ; je fais chercher Fauche. Je lui propose le pamphlet, et sur parole, il le prend. [...] Je vous conseille d'envoyer un exemplaire ou deux à Paris pour ou à un libraire afin qu'il réimprime et le fasse courir dans la capitale, où certainement il prendra. Il est temps qu'on y rie un peu, et le morceau me paraît fait pour cela. Il est très plaisant, piquant, et moral (4 déc. 1789, III, 165).

Menée aussi rondement, l'affaire est bientôt faite et, le 12 décembre, M<sup>me</sup> de Charrière peut expédier un exemplaire à Chambrier d'Oleyres, sans dissimuler sa satisfaction :

Voici une petite chose qui s'est faite depuis que j'ai eu l'honneur de vous écrire. [...] J'ignore comment elle est reçue à Paris mais je ne doute pas qu'elle soit bien reçue de vous, Monsieur. [...] Vous en aimerez la simplicité, sinon bonhomie, il y a pour cela un peu trop de rigoureuse justice, du moins... je ne trouve point de mot. Ce que j'en pense c'est qu'on y met les choses et les gens à leur place et à leur taux tout simplement et tranquillement (12 déc. 1789, III, 166-167).

---

<sup>2</sup> *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J. J. Rousseau*. Genève, Slatkine Reprints, 1979, p. 98 et 117.

C'était en effet une réussite. Feignant d'être Thérèse elle-même dictant sa défense à une voisine, M<sup>me</sup> de Charrière s'en prend aux détracteurs de la veuve et le ton se fait sarcastique. Thérèse n'était donc pas digne de Rousseau ?

Quoi ! parce que M. Rousseau a fait à une pauvre fille qui ne savait ni lire, ni écrire, ni voir l'heure qu'il était sur un cadran, l'honneur de lui donner son linge à blanchir et son potage à cuire ; parce qu'il lui a fait partager parfois son lit, et longtemps après son nom, il faudrait que cette pauvre fille devînt une héroïne, un grand esprit, une belle dame à la manière de celles qu'on fabrique dans les livres ! (X, 173.)

Rousseau se serait suicidé en découvrant sa liaison avec un homme de basse condition ? Double absurdité. « Est-ce la coutume, je vous prie, que les maris se tuent pour ces sortes de choses ? [...] Selon vous, il se serait donc mieux consolé si j'eusse aimé un prince ? » (X, 174.) Voilà de curieux préjugés « qui aussi bien ne sont plus à la mode ». Surtout, M<sup>me</sup> de Staël a manqué de coeur en piétinant une femme sans ressources et sans appuis :

Oui, madame la baronne, vous manquez de bonté ; car vous dites du mal d'une pauvre femme qui ne vous en a point fait, et qui est dans des circonstances moins brillantes que les vôtres. Mon célèbre ami est mort, votre célèbre et respectable père est, Dieu merci, plein de vie ; vous êtes riche, vous êtes baronne et ambassadrice, et bel esprit ; et moi, que suis-je ? Vous manquez aussi de justice car vous avancez des faits qu'il vous est impossible de prouver, comme à moi de les réfuter pleinement ; de sorte que je reste chargée à jamais d'une accusation grave et d'un soupçon odieux (X, 174).

Cette sévère mercuriale ne dut pas enchanter la destinataire. On peut se demander pourquoi M<sup>me</sup> de Charrière s'est attaquée ainsi, avec une hargne mal dissimulée, à M<sup>me</sup> de Staël. Certes, sa générosité naturelle la poussait à défendre les humbles. Elle a pu s'indigner de voir la grande dame s'acharner, sans preuve aucune, sur une servante illettrée<sup>3</sup>, mais la *Courte réplique*, qui ne se proposait

---

<sup>3</sup> Cf. M. Möckli-Cellier, *op. cit.*, p. 264 ; G. Riccioli, « Madame de Staël et Madame de Charrière », *Rivista di letteratura moderna e comparate*, XX, 1967, p. 227 ; Ch. Guyot, *De Rousseau à*

pas le noble objectif de défendre Thérèse, procédait déjà d'une hostilité larvée. Or M<sup>me</sup> de Charrière n'aimera jamais M<sup>me</sup> de Staël. Le fait est surprenant, puisque M. de Charrière connaissait les Necker<sup>4</sup> et que, en 1786-1787, lui et sa femme voyaient les Suard, chez qui fréquentait aussi M<sup>me</sup> de Staël<sup>5</sup>. Peut-être se sont-elles alors entrevues ou croisées sans lier connaissance. Certaines antipathies naissent à première vue. La femme mûre, désenchantée, déçue par le mariage, retirée dans la monotonie de Colombier, ne devait-elle pas envier la jeune Germaine évoluant dans une société brillante, déjà fêtée et admirée, personnalité remuante et tapageuse dont les précoces succès lui représentaient ce qu'elle aurait pu être elle-même, vingt-cinq ans plus tôt<sup>6</sup> ? Le désir de défendre Thérèse a pu se combiner avec celui d'être désagréable à M<sup>me</sup> de Staël, de faire rire à ses dépens de troubler une première victoire littéraire insolemment ajoutée à la réussite mondaine. Dans son plaidoyer, l'ironie a plus de part que la compassion, et Belle écrit moins pour Thérèse que contre Germaine.

Le retentissement de la brochure ne fut pas considérable : venant un an après les *Lettres*, elle dut aussi se perdre dans le flot des pamphlets et des événements politiques. Néanmoins, Belle écrit malicieusement à Benjamin Constant : « On n'a plus trouvé de *Thérèse Levasseur* chez les libraires à Paris il y a déjà longtemps et cependant il ne m'est pas revenu qu'on en ait beaucoup parlé. Les amis de M<sup>me</sup> de Staël auraient-ils jeté au feu tout ce qu'on en avait envoyé ? » (29 mai 1790, III, 217). Si elle n'avait pas emporté la conviction, elle espérait au moins avoir déplu à l'« ambassadrice ». En tout cas, ces assauts à fleuret encore moucheté n'annonçaient rien de bon. Dès le présent, l'attitude de M<sup>me</sup> de Charrière est sans équivoque : « Je ne connais pas M<sup>me</sup> de Staël, à qui je crois beaucoup d'esprit, dit-elle en février 1790, mais d'un genre que je

---

*Marcel Proust*, Neufchâtel, Ides et Calendes, 1968, p. 95 ; Ph. Godet, *Madame de Charrière et ses amis*, Genève, Slatkine reprints, 1973, t. I, p. 420.

<sup>4</sup> En juillet 1784, M. de Charrière a rencontré chez eux la jeune Germaine et écrit alors à sa femme : « Mlle Necker est moins jolie que je ne croyais, elle est laide, mais elle a quelque chose d'agréable dans les yeux ; ils ne sont pas doux, mais ils annoncent de l'intelligence et du naturel » (II, 418).

<sup>5</sup> P. Kohler, *Madame de Staël et la Suisse*. Lausanne-Paris, 1916, p. 188.

<sup>6</sup> N'est-ce pas la raison de son ironie lorsque, en septembre 1789, elle raille sa rage de faire parler d'elle ? « M<sup>me</sup> de Staël s'est rendue si assidue à l'Assemblée nationale, y a fait tant de bruit, de gestes, de mines, a écrit tant de billets aux membres de l'Assemblée, approuvant, conseillant, etc., que Monsieur son père lui a dit d'opter entre cette salle et sa maison, ne voulant plus qu'elle retournât à l'une si elle voulait revenir dans l'autre » (9 ou 16 septembre 1789, III, p. 149).

n'aime guère » (III, 187). Quant à M<sup>me</sup> de Staël, elle avait apprécié *Caliste*, roman de M<sup>me</sup> de Charrière, et n'avait aucune raison de lui en vouloir, puisqu'elle ignorait de quelle main étaient partis les coups. Un beau jour d'août 1793, elle annonça donc sa visite à Colombier. Belle s'était inquiétée d'avoir à subir « un examen » et à « soutenir une conversation impitoyablement brillante », mais elle n'entendit, rapportera-t-elle à Benjamin Constant, que des « platitudes<sup>7</sup> » (IV, 141). Assez froidement reçue, M<sup>me</sup> de Staël n'en reste pas moins aimable, complimente M<sup>me</sup> de Charrière sur son œuvre : en vain. Elle lui fit alors parvenir, sans se nommer et publiées sous l'anonymat, ses *Réflexions sur le procès de la reine* (IV, 177.) Cet écrit, généreux à la fois et futile, n'en était pas moins sincère dans sa protestation contre un procès cruel et les charges obscènes retenues par Fouquier-Tinville contre Marie-Antoinette comme dans son appel à la pitié et au respect humain. Mais il adoptait un ton fait pour agacer une admiratrice de la retenue et de la mesure classiques. Dès la première page éclatait en effet une grandiloquence que détestait Belle : « Femmes de tous les pays, de toutes les classes de la société, écoutez-moi avec l'émotion que j'éprouve ! » Et la dernière concluait à la même altitude : « Je reviens à vous, femmes immolées toutes dans une mère si tendre, immolées toutes par l'attentat qui serait commis sur la faiblesse, par l'anéantissement de la pitié... » C'était plus que Belle n'en pouvait supporter. Son ami Du Peyrou a apprécié le sentiment qui inspirait la brochure, tout en regrettant, ici et là, « le faux éclat du strass » (IV, 178), mais elle n'a pas cette indulgence. À ses yeux, un style faux trahit des sentiments qui ne le sont pas moins et l'émotion factice n'émeut pas :

Que dites-vous, vous, de M<sup>me</sup> de Staël ? écrit-elle le 23 septembre à Benjamin Constant. Mon chagrin, c'est que je ne suis restée ni plus touchée ni plus convaincue de toute l'horreur qu'il y aurait à tuer la reine qu'avant d'avoir lu. Il y a au haut de la page 8 neuf belles lignes. Douze très raisonnables au bas de la page 12.

---

<sup>7</sup> Pourtant, si elle critique sévèrement le style de M<sup>me</sup> de Staël, elle admire son éloquence et son aisance dans la conversation : « Ce n'est pas quand M<sup>me</sup> de Staël écrit qu'elle m'étonne ou me charme le plus, c'est quand elle parle, c'est le parler qui lui sied à ravir. On ne saurait avoir plus de facilité, de rapidité, de précision. Je crois avoir vu des gens qui avaient bien autant d'esprit qu'elle, mais je ne me souviens pas d'avoir entendu parler aussi bien » (IV, 324).

Quelque chose de très bien sur l'éloquence et sur le peuple page 15, et page 35 les larmes me sont venues aux yeux. D'ailleurs le style m'est antipathique. *Menacer de sa résignation. Des serments qui ne promettent que la mort. La mort* revenant à tout moment sous des figures différentes, des *ah* encore plus répétés, tout cela me fait de la peine. À présent que je l'ai vue, qu'elle m'a cajolée et que je lui ai trouvé beaucoup d'esprit, je voudrais bien la pouvoir admirer davantage. *Diable m'emporte, je ne peux pas*<sup>8</sup> ! (IV, 179.)

Deux jours plus tard, Benjamin entérine ce jugement : insensibilité enveloppée de banalités, recherche d'effet, « et puis des antithèses et des phrases cadencées quand on a devant les yeux l'image de si longs et si affreux tourments ! C'est à cracher dessus » (IV, 181.) Tout en reconnaissant à M<sup>me</sup> de Staël intelligence et éloquence, M<sup>me</sup> de Charrière la soupçonne de vouloir d'abord briller, éblouir : « Nous sommes bien de même avis sur M<sup>me</sup> de Staël. Son esprit n'est pas simple ni toujours juste et son sentiment n'est que de l'esprit » (IV, 189.) Elle y revient le 30 septembre. Elle aussi a été bouleversée par le sort de la souveraine, mais dans les *Réflexions* de M<sup>me</sup> de Staël, elle n'a trouvé que pathos et emphase, condamnés au nom d'un classicisme fermement opposé aux assauts de la rhétorique fin de siècle :

Je crois comme vous que les maux de Marie-Antoinette lui ont laissé les yeux forts secs. [...] M<sup>me</sup> de Staël est quelque chose d'entièrement factice. L'abbé Raynal, M. Guibert, sa mère, son père l'ont faite. Peut-être si on l'eût laissée être n'eût-elle rien été, peut-être aussi eût-elle été quelque chose de plus vrai, de plus réel, de meilleur. Il serait assez drôle de lui dire ce qu'on pense d'elle [...] ainsi que de son *qu'est-il arrivé ? Son malheur et son courage* est très ridicule, ainsi que son *La mort finira-t-elle*

---

<sup>8</sup> Trois semaines plus tard, M<sup>me</sup> de Charrière reniera même son attendrissement sur la page 35 : « J'ai relu cette 35<sup>e</sup> page que j'avais admirée [...] et j'ai vu que j'y avais admiré ce qui n'y est pas. Je n'avais saisi que le texte et j'avais dit moi-même ce qui m'avait attendrie. J'avais entendu dire à M<sup>me</sup> Achard, qui lisait : « Comment avez-vous osé dans la fête du dix août graver sur une des pierres de la Bastille *Ils ont enlevé le fils à sa mère ?* N'était-ce pas exprimer avec horreur votre propre barbarie, et éterniser la pitié qu'inspiraient Antoinette et son fils ? — Je pleurais et mon sentiment était confus. Voilà pourquoi j'ai eu tant de peine à mal dire ce que je sentais, mais j'ai cru bonnement que M<sup>me</sup> de Staël l'avait très bien dit, or elle a dit tout autre chose » (IV, 215).

*cette longue agonie ? et la brillante et frivole comme le bonheur et la beauté et le menacez-les de votre résignation. Cette femme n'a-t-elle donc jamais lu Le Misanthrope ?*

Le style figuré dont on fait vanité

Sort du bon caractère et de la vérité (IV, 192).

Elle n'a d'ailleurs pas résisté à la tentation de faire connaître son opinion à l'auteur : « Relevant avec éloge trois ou quatre endroits de la brochure et surtout le tableau que vous trouverez page 35, qui est très bien fait à mon gré et surtout très bien terminé, j'ai passé sous silence les exagérations et la recherche qui déparent l'ouvrage à mon gré. J'espère qu'elle aura entendu la critique dans l'éloge » (IV, 187.)

Ce ne fut probablement pas le cas, puisque M<sup>me</sup> de Staël continua de lui écrire le plus aimablement du monde et même lui envoya un exemplaire de sa *Zulma*. Elle eût mieux fait de s'abstenir. On imagine M<sup>me</sup> de Charrière fronçant les sourcils devant l'histoire de cette sauvagesse des bords de l'Orénoque suivant son amant proscrit au fond des déserts, veillant sur lui et lui sauvant la vie, finalement trahie par l'ingrat, le tuant d'une flèche et se perçant elle-même le cœur pour ne pas survivre à celui qu'elle aimait. Si Belle devait détester *Atala*, elle n'allait pas s'attendrir sur ce récit exotico-pathétique, elle qui avait pratiqué un réalisme minutieux et dépouillé dans les *Lettres neuchâteloises* ou les *Lettres écrites de Lausanne*<sup>9</sup>. Elle répondit en envoyant à la baronne une des ses pièces, *L'Émigré*, mais surtout un commentaire acide résumé le 3 mai 1794 dans une lettre à Constant : « Je lui ai dit que *Zulma* était un bien mauvais ouvrage. Oui, voilà ce que je lui ai dit en d'autres termes encore plus forts, mais moins froids, de sorte qu'il y a de la brusquerie et de l'amitié dans ma manière de le lui dire. Nous verrons ce qu'elle me dira. Si elle prend ma lettre *sincèrement* en bonne part, cela lui fera honneur » (IV, 421). C'était beaucoup demander et M<sup>me</sup> de Staël se plaignit, non sans raison, d'avoir reçu un billet « tout à fait sec » sur

---

<sup>9</sup> C'est pourquoi elle dira en 1799, à propos de son roman *Trois femmes*, composé en 1795 : « Je voulais aussi opposer à l'héroïque *Zulma* des gens comme on en voit, et le style le plus simple » (V, 517).



*Zulma*<sup>10</sup> Mme de Charrière fut plus explicite avec son ami Chambrier d'Oleyres et de nouveau s'affirme son opposition irréductible à une personnalité, sans doute, mais surtout à un style, à une emphase, à une nouvelle littérature qui lui demeure étrangère :

Je vous envoie *Zulma*. J'en ai été si mécontente, qu'après avoir d'abord répondu en Normande à son auteur qui me l'avait envoyée, je lui ai dit ensuite très franchement ma pensée. [...] Son genre, son esprit, son style sont ceux du jour, sont ceux de ses maîtres. [...] Tout cela écrit avec une espèce d'incorrection, de hardiesse, de subtilité, voulant tantôt comme proposer des énigmes, tantôt frapper, surprendre par des mots nouveaux ou des tournures bizarres. [...] C'est de très bonne foi que je pardonne à M<sup>me</sup> de Staël d'être de son siècle, mais je ne puis m'en mettre ; aussi peu que je puis me faire plus jeune que je ne suis. Je déteste cette affectation. Longtemps avant d'avoir vu M<sup>me</sup> de Staël, j'avais écrit :

J'aime peu de Parthénice  
Le style subtil et brillant ;  
Son feu me semble d'artifice,  
Aussi froid que sémillant.

C'est fâcheux, et ma critique  
Peut amuser à mes dépens :  
« L'automne, dira-t-on, s'applique  
À médire du printemps. »

[...] Il me semble que si je l'avais auprès de moi, je lui ferais honte de ce faux esprit, de cette fausse chaleur... Mais en cela je me flatte trop, quel titre aurais-je auprès d'elle pour morigéner son goût, son habitude ? Laissons-la les faire admirer de ses vrais juges, de ses pairs, de ses contemporains (IV, 460-461).

---

<sup>10</sup> M<sup>me</sup> de Charrière n'en fut pas autrement émue : « Ma réponse sur *Zulma* ne l'a pas tout à fait abusée. Mais qu'importe M<sup>me</sup> de Staël ? » (IV, 404). Elle confirme d'ailleurs son jugement à Chambrier d'Oleyres : « Il y a certainement de belles choses, mais elles sont en mauvaise, vaniteuse, fastueuse compagnie. Autour d'un peu d'or il y a beaucoup de clinquant » (IV, 485).

Vieillissante, isolée à Colombier, prisonnière de son culte du classicisme, M<sup>me</sup> de Charrière, lucide, se met délibérément hors du siècle pour s'obstiner dans une esthétique fondée sur l'économie des moyens, l'harmonie, l'élégance, dont Racine ou M<sup>me</sup> de la Fayette lui paraissent les expressions achevées et insurpassables. Tout la sépare d'une femme brillante et turbulente qui appartient à une génération avec laquelle elle ne se sent aucune affinité. M<sup>me</sup> de Staël lui fit cependant, le 17 septembre 1794, une seconde visite où elle laissa voir qu'elle n'avait pas trop apprécié les sous-entendus de Belle. Cette fois encore, elle en fit trop, et M<sup>me</sup> de Charrière la jugea vaniteuse comme une parvenue, affectée comme une comédienne. M<sup>me</sup> de Staël ne pratiquant pas le chrétien pardon des offenses, les deux dames semblent avoir échangé quelques propos fielleux déguisés de courtoisie :

Elle m'a donné deux petits coups de patte pour venger *Zulma*. Pour écrire des romans, il ne faut que du talent, il ne faut pas d'esprit. Ce n'est pas que dans *Caliste* etc., et à propos d'*Adèle de Sénanges* [roman de M<sup>me</sup> de Flahaut] : Ce n'est pas grand-chose pour le fond, c'est un peu comme les *Lettres de Lausanne*. J'ai souri et applaudi à cette dernière petite griffade. Quant au talent et à l'esprit, j'ai dit que je n'entendais pas trop ces sortes de distinctions<sup>11</sup> (IV, 571).

Bien entendu, l'entrée en scène de Benjamin Constant ne devait pas arranger les choses. Le 10 septembre 1794, elle lui a dit, comme elle aurait conseillé d'aller au spectacle : « Allez voir par exemple l'auteur de *Zulma*. C'est une curiosité qu'il ne faut pas négliger. » Or si Benjamin a jusqu'ici partagé les préventions de son amie, il n'allait pas tarder à changer d'avis, au grand dam de M<sup>me</sup> de Charrière, blessée par cette trahison et par les éloges dithyrambiques qu'il décerne à la souveraine de Coppet. D'autant plus que la cousine de Benjamin, Rosalie de Constant, a laissé entendre que Belle pourrait bien être jalouse des succès de Germaine. Elle a beau dire, l'insinuation l'a touchée au vif : « Je puis supporter beaucoup de ridicules, mais celui d'être jalouse

---

<sup>11</sup> Elle dira pourtant à Chambrier d'Oleyres, le 6 octobre : « J'ai revu madame de Staël. Elle me pardonne sans doute de n'avoir pas admiré *Zulma*. Nous avons passé deux heures ensemble fort agréablement » (IV, 594).

d'elle, M<sup>me</sup> de Staël, comme le vieux Corneille l'était du jeune Racine me serait plus fâcheux qu'un autre » (IV, 591-592).

Les deux femmes ne devaient plus se revoir. M<sup>me</sup> de Charrière ne pardonnera pas à sa rivale de lui avoir pris Constant, mais subsistera toujours, au-delà de cette rancune, qui naturellement la renforce, son animosité à l'égard de l'écrivain. En 1795, peu avant de gagner Paris, M<sup>me</sup> de Staël publie un *Recueil de morceaux détachés* contenant une *Épître au malheur*, un *Essai sur les fictions* et trois nouvelles intitulées *Mirza*, *Adélaïde et Théodore* et *Histoire de Pauline*. Si les récits n'avaient guère d'intérêt, l'Essai en avait davantage — Goethe prit la peine de le traduire —, l'auteur s'attachant à réhabiliter un genre romanesque souvent décrié par les critiques et prenant la défense de l'imagination contre le rationalisme outrancier qui l'avait exclu des *Éléments de littérature* de Marmontel et l'exclurait encore du *Lycée* de La Harpe. M<sup>me</sup> de Staël avait le mérite de tracer la voie à un roman futur qui s'élargirait bien au-delà des piètres conventions du roman noir ou du roman d'intrigue sentimentale en s'ouvrant à « la vie telle qu'elle est » et en assignant aux romanciers l'immense domaine des passions autres que l'amour : « L'ambition, disait-elle, l'orgueil, l'avarice, la vanité pourraient être l'objet principal de romans dont les incidents seraient plus neufs et les situations aussi variées que celles qui naissent de l'amour<sup>12</sup> » — programme que réalisera Balzac. M<sup>me</sup> de Charrière y fut d'autant moins sensible que, si elle trouvait toujours à reprendre au ton, à l'exagération et au style, elle voyait dans l'*Essai* ses propres écrits relégués dans l'humiliante catégorie des romans « d'un genre moins sublime ». Elle commente donc, à l'intention de son amie Henriette L'Hardy :

Il y a dans tout cela, autant que j'ai pu en juger en lisant le livre sans couper les feuillets, de l'esprit sans justesse, quelques belles phrases sans liaison, et beaucoup de grands mouvements, des gens qui meurent de poison, de douleur, d'amour, et autres morts violentes sans qu'il en résulte le plus léger intérêt, le moindre attendrissement. [...] Elle dit un mot de bonté pour *Caliste* qu'elle place entre *Caroline* de M<sup>me</sup>

---

<sup>12</sup> *Essai sur les fictions*, dans *Œuvres*, Paris, Lefèvre, 1838, t. I, p. 139-140.

de Montolieu et *Camille* de l'oncle de Constant dans une liste immense de romans de toute espèce (V, 94).

Comment Benjamin pouvait-il admirer de telles « sottises », à moins d'être devenu « un fou ridicule », oublieux des leçons de Belle ? Elle est ulcérée par cette faillite de l'éducation intellectuelle qu'elle s'était efforcée de lui dispenser. Elle ne souffre pas seulement de la banale jalousie d'une femme mûre à l'égard d'une rivale plus jeune. Que Benjamin vouât maintenant un culte à M<sup>me</sup> de Staël revenait à nier tout ce qu'ils avaient adoré ensemble. Où étaient les leçons de détachement et de scepticisme ? Comment pouvait-il priser la rhétorique de cette parvenue, son pathos vulgaire, quand elle avait tout fait pour le confirmer dans son admiration à elle pour la tradition classique ? Il la trahissait plus gravement qu'un homme ne trahit une maîtresse : il la rejetait, comme écrivain et maître à penser, dans un passé révolu.

Désormais, elle les poursuit tous deux de sa hargne, l'une pour ce qu'elle écrit, l'autre pour ce qu'il encense. Dans l'*Essai sur les fictions*, M<sup>me</sup> de Staël avait loué chaleureusement un travail en cours de Benjamin. Quand elle publie ses *Réflexions sur la paix intérieure*, où elle suggérait une collaboration entre royalistes et républicains au nom du même idéal de liberté, il en fait l'éloge dans les *Nouvelles politiques* de juin 1795 et en cite un passage « pour emprunter, écrit-il, les paroles de l'auteur le plus éloquent et le plus sage qui ait écrit sur notre révolution<sup>13</sup> ». Mme de Charrière s'esclaffe, non sans aigreur : « Je trouve ridicule l'éloge de l'auteur de quoi ? D'une lettre, et la citation d'une amphigourique phrase. On dirait que M<sup>me</sup> de Staël a fait un ouvrage considérable. C'est comme l'éloge qu'elle fait de quelques chapitres d'un *grand* ouvrage. Ils se grattent mutuelle-ment le bout de l'oreille » (V, 117). Décidément les deux faisaient la paire. Un an plus tard, elle ne fait pas meilleur accueil au traité *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, où M<sup>me</sup> de Staël traitait le problème du bonheur dans la vie humaine individuelle et sociale. Utopie et billevesées selon M<sup>me</sup> de Charrière, qui ressentait déjà, à vingt-sept ans, « ce plaisir de ne tenir indissolublement à

---

<sup>13</sup> B. Constant, *Recueil d'articles, 1795-1817*, éd. par E. Harpaz, Genève, Droz, 1978, p. 17.

rien » (II, 40). Il est vrai que l'ouvrage, qui devait aider M<sup>me</sup> de Staël à surmonter sa propre crise morale après la rupture avec Narbonne, était assez mal construit et gonflé d'une agaçante rhétorique que Belle ne se priva pas d'épingler :

J'ai lu l'*Influence des passions* par lambeaux dans les journaux qui en parlent. C'est brillant et décousu et inutile et fort mal composé à ce qu'il me semble et je n'ai pas eu la force d'en faire la lecture de suite et en entier. Quand l'esprit est employé de cette sorte, il ne me charme pas, je ne puis l'admirer, il me fatigue. Je le reconnais et le salue comme étant de l'esprit, mais après cet hommage, je ferme le livre de M<sup>me</sup> de Staël comme les lettres de Voiture et de Balzac et beaucoup d'autres livres très spirituels aussi (V, 286).

Ce n'était pas un compliment, quand on sait ce que M<sup>me</sup> de Charrière pensait de Guez de Balzac et de Voiture, écrivains superficiels à l'élégance forcée, qui n'ont su « rien [faire] de leur esprit que de le *montrer* » (III, 336). Jamais elle n'acceptera de prendre conscience de l'importance et de l'originalité des oeuvres de la « baronne », selon elle noyées dans le « phébus » et l'« amphigouri ». Ces défauts, elle se plaît d'ailleurs à les attribuer à l'ensemble de la tribu. Le style du livre de Jacques Necker, *De la Révolution française*, lui paraît « ridicule » et elle félicite Ginguéné d'en faire en mai-juin 1797 la critique dans la *Décade philosophique* (V, 380). Et quelle bêtise, quel « vain et plat galimatias » que les *Mélanges extraits des manuscrits de M<sup>me</sup> Necker*, pieusement rassemblés par son mari ! Trivialité de la pensée, comparaisons fausses ou précieuses, érudition creuse (V, 562). Pour conclure : « Ils ont tellement monopolisé l'amphigouri dans cette famille, que je suis surprise qu'on en trouve encore chez d'autres. Mais ces autres ne sont que de petits marchands détaillants ; ils ont, eux, les fabriques et les magasins<sup>14</sup> » (V, 562.)

---

<sup>14</sup> Après lecture de l'*Histoire des principaux événements du règne de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse*, du comte de Ségur, elle écrit à Huber, le 21 novembre 1800, qu'elle y trouve bien un peu du « clinquant à la mode », mais ajoute : « Il me semble que Constant et sa dame en doivent être jaloux. C'est un ouvrage, et non un balbutiement décousu et pourtant à prétention, un amas d'orgueilleux *peut-être*. Je pense qu'il demeurera et qu'on nommera encore M. de Ségur quand cette famille d'écrivains neckériens sera parfaitement oubliée » (VI, 176).

Les mêmes critiques se répètent en 1800 à propos d'un écrit majeur, *De la littérature*. Récusant la notion d'un goût absolu pour en souligner au contraire la relativité, M<sup>me</sup> de Staël appliquait aux lettres les principes établis par Montesquieu pour la politique, en définissant leurs rapports avec les civilisations, les divers modèles de société, de gouvernements de morale et de religion<sup>15</sup>, prédisant qu'une nouvelle littérature procéderait forcément de la rénovation des formes politiques et sociales. Dès le 15 mai, M<sup>me</sup> de Charrière a entendu parler de l'ouvrage et, sur le rapport que des amis lui en font, montre quelque impatience de le lire (VI, 74, 84). Quelle joie de pouvoir se dire déçue une fois de plus !

Je viens de lire dans *Le Publiciste* une analyse du nouvel ouvrage de M<sup>me</sup> de Staël. Quel amphigouri ! Quand je crois comprendre le commencement d'une phrase, la fin me déroute et je ne sais plus où j'en suis. Il ne me semble pas que ce soit la peine de chercher péniblement mon chemin dans ce labyrinthe. Je compte ne pas lire le livre. Je pense que Constant aime les *Finch* [un roman de M<sup>me</sup> de Charrière] surtout parce qu'ils le reposent (VI, 88).

Auprès de son ami et traducteur L. F. Huber, elle se soulage par le sarcasme : « M<sup>me</sup> de Staël a publié de nouveaux amphigouris et en a fait hommage à l'Institut » (VI, 94). Le malheur est que son entourage ne consent pas toujours à embrasser sa cause. M<sup>me</sup> de Saussure a dit du bien du livre et — comble de disgrâce ! — M. de Charrière est du même avis. Elle réitère donc ses critiques sur ce traité qu'elle juge banal et entortillé, incohérent et confus :

M. de Charrière qui l'a lu plus attentivement que moi et sans rien sauter est, à tout prendre, fort content. Je serais contente si je pouvais m'accoutumer à ce style étrange. J'ai trouvé des choses ingénieuses et vraies sur la littérature allemande et anglaise, mais en général je serais souvent tentée de dire de toutes ces sortes d'ob-

---

<sup>15</sup> Il est curieux de constater que M<sup>me</sup> de Charrière reprendra en 1802, peut-être directement à Montesquieu, des théories toutes semblables pour montrer que l'influence des climats rend compte des différences entre les lettres françaises et les littératures anglaise et allemande (IV, 476).

servations, tantôt « je le savais et cela saute aux yeux de quiconque s'occupe de ces choses-là », tantôt « je crois que cela est vrai, mais que m'importe ? » (VI, 109).

Mal écrit donc<sup>16</sup>, mais aussi composé en dépit du bon sens, contradictoire et mal raisonné :

M<sup>me</sup> de Staël se trouve écrire sous la bannière d'un parti. Sa troupe est si mal arrangée que j'aurais cru qu'elle allait à la débandade comme certains peuples dont parle Tacite et que les cohortes romaines ne savaient comment attaquer, ne sachant où les trouver. Mais point du tout, elle prétend combattre pour la philosophie et se dit philosophe et mélancolique, et crie à la fois à la perfectibilité et à la dégénération, se lamente et glorifie et a l'air de ne savoir ce qu'elle dit (VI, 170).

À vrai dire, elle est blessée aussi que M<sup>me</sup> de Staël l'ait en quelque sorte rangée parmi les écrivains dépassés en la comparant à M<sup>me</sup> de Genlis, qu'elle-même déteste et tient en très médiocre estime : « M<sup>me</sup> de Staël, dans son dernier ouvrage, dit à peu près que je ne vaudrais pas M<sup>me</sup> de Genlis, à la bonne heure<sup>17</sup>. Si cet ouvrage était intitulé *Pensées détachées sur la philosophie, la littérature, la morale et tout au monde*, cela pourrait aller ; il ne resterait à lui reprocher que les bizarreries et l'affectation d'un style énigmatique, et on en lirait deux ou trois pages à la fois. C'est ce que j'ai voulu faire, mais je me lasse » (VI, 114.) On

---

<sup>16</sup> Elle y insiste, même lorsqu'elle concède à l'ouvrage quelques qualités, comme en témoigne Chambrier d'Oleyres dans son journal, en juillet 1800 : « Malgré ses préventions contre M<sup>me</sup> de Staël, elle a été obligée de convenir qu'il contient de très bonnes choses, des idées ingénieuses, — mais rendues avec un style défectueux. Elle trouve que les femmes qui visent à l'extraordinaire, qui veulent faire effet à tout prix, et débitent à tort et à travers toutes les singularités qui leur passent par l'esprit, ressemblent à ces têtes parlantes de Vaucanson, que l'on voit par curiosité, que l'on admire même, que l'on questionne pour les faire parler, mais auxquelles on ne répond pas. » (« Madame de Charrière à travers le Journal de Chambrier d'Oleyres », *Lettre de Zuylen et du Pontet*, 17 septembre 1992, p. 9).

<sup>17</sup> Elle apparaît parmi les auteurs féminins qui ne se sont consacrés « qu'à peindre l'amour ». Dans ce registre, dit M<sup>me</sup> de Staël, « on doit citer *Caliste, Claire d'Albe, Adèle de Senanges*, et en particulier les ouvrages de M<sup>me</sup> de Genlis » (*De la littérature*, éd. crit. par P. Van Tieghem, Genève, Droz, 1959, t. II, p. 364). Elle ne devait pas goûter davantage le voisinage de M<sup>me</sup> Cottin et de M<sup>me</sup> de Souza. Elle s'en vengera en mettant à son tour dans le même sac « les Staël et les Genlis » (VI, 185) et en reprochant à l'une et à l'autre « un tas d'aventures et de réflexions atroces, gigantesques, sublimes » (V, 287).

comprend donc sa jubilation de pouvoir claironner : « *Le Mercure français* a dit à M<sup>me</sup> de Staël qu'elle ne savait pas écrire » (VI, 122).

M<sup>me</sup> de Charrière n'aura plus à mentionner que le premier grand roman de M<sup>me</sup> de Staël, *Delphine*, paru en décembre 1802. Impatiente, elle en a guetté la publication, non sans malignité. Le 22 octobre 1802, elle écrit à Huber : « M<sup>me</sup> de Staël effrayée de la malveillance que quelques journalistes déclarent à sa famille, ne veut pas se presser de donner son roman. J'en suis fâchée. Bon il m'aurait intéressée, mauvais il m'aurait fait rire » (VI, 513). Si *Delphine* n'avait rien de commun avec la manière de M<sup>me</sup> de Charrière, si même il n'était pas un bon roman, il était au moins un roman important qui exaltait la philosophie des Lumières et proposait l'Angleterre en exemple à la France, s'en prenait au mariage sans amour, contenait une satire de la bigoterie, un plaidoyer pour le divorce et les droits de la femme. C'était bien assez pour mettre Bonaparte en fureur au moment même où il imposait le respect de la moralité la plus conventionnelle. Mais avant même de l'avoir lu, Belle était disposée à le dénigrer : « Elle [M<sup>me</sup> de Staël] y donnait, à ce qu'on m'a dit, dans les spectres et les apparitions à la Radcliffe » (VI, 514). Le rapport qu'elle en fait en février 1803 à Isabelle de Géliou met encore en lumière ses habituelles exigences. En effet, entre 1798 et 1803, M<sup>me</sup> de Charrière a collaboré avec Isabelle de Géliou pour la composition de *Louise et Albert*, roman qui parut en 1803, en français et en allemand. En cours de travail, elle lui recommande en particulier d'éviter les longs raisonnements et surtout d'empêcher le héros de dissertar trop longtemps. C'était formuler d'avance les reproches qu'elle adresserait aux discoureurs protagonistes de *Delphine*, qui, du reste, n'était pas, du moins pour l'intrigue, sans ressemblance avec *Louise et Albert*. M<sup>me</sup> de Charrière écrit donc à son amie :

N'est-il pas plaisant que *Louise et Albert* ait quelque ressemblance avec cette *Delphine* de M<sup>me</sup> de Staël dont on vient de faire tant de drôles et tant d'amères, tant de spirituelles et tant d'injustes et même d'odieuses critiques, ou plutôt satires et satires telles qu'elles attaquent et déshonorent l'auteur encore plus qu'elles ne coulent à fond l'ouvrage. Mais la ressemblance est bien légère en comparaison de la différence. D'un côté est toute l'innocence et la simplicité, de l'autre toute



l'exaltation frénétique. On s'est plaint de la brièveté de votre petit ouvrage, mais on gémit sous l'accablante longueur de celui de M<sup>me</sup> de Staël<sup>18</sup> (VI, 528.)

Ce roman si long, si encombré, si déclamatoire devait cependant inspirer à M<sup>me</sup> de Charrière *Victoire ou la vertu sans bruit*, l'un de ses derniers essais romanesques, demeuré à l'état de fragment, qu'elle rédigea entre 1803 et 1805, année de sa mort. Dès le début, M<sup>me</sup> de Staël s'y voit mise à mal dans une ultime charge venimeuse où *Delphine* est en quelque sorte assimilée, par référence expresse à Molière, au sonnet d'Oronte du *Misanthrope* :

Enfin je lis *Delphine*. Les mauvais exemples qu'elle pourrait offrir sont contrebalancés sans cesse par de sages maximes et par une teinte généralement favorable aux bonnes moeurs. Si quelquefois l'héroïne manque de foi ou de crédulité, souvent elle en a une double dose. Elle croit aux pressentiments, elle croit que son époux mort veille sur elle, l'urne qui renferme les cendres de son amie lui rappelle une âme existante malgré la mort, car elle lui parle et se sent obligée à acquitter ses promesses envers elle. Elle se tue mais sans avoir approuvé le suicide<sup>19</sup>. [...] Elle rompt des vœux mais quand elle les avait prononcés, elle ne savait ce qu'elle faisait et c'est un autre acte de délire que leur violation. Je ne la trouve coupable que d'un désordre d'esprit continuel et qui n'est pas exempt de présomption. L'amour vanté par elle à chaque mot devient un lieu commun sans danger comme sans charme et la mort pressentie et redoutée, désirée et accueillie de mille et mille manières devient une chose triviale qui ne fait plus ni pitié ni effroi.

Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,  
Ce n'est qu'au malheureux qui travaille pour vivre.

---

<sup>18</sup> Un an plus tard, le 14 janvier 1804, elle dit encore à Chambrier d'Oleyres : « Le séjour de M<sup>me</sup> de Staël en Allemagne sera aussi extraordinaire que sa *Delphine*. J'aime encore mieux la voir applaudie avec excès que persécutée sans raison. L'un n'est au plus qu'un peu ridicule, l'autre est odieux » (VI, 561).

<sup>19</sup> Dans la première version du roman, *Delphine* se suicide en effet à l'instant où Léonce tombe devant le peloton d'exécution. Dans la seconde, en 1811, *Delphine* meurt de mort naturelle et Léonce succombe en Vendée.

a dit Molière. Mais moi aussi je pardonne à la femme qui s'ennuie beaucoup et je crois que M<sup>me</sup> de Staël a bien en plein cette excuse. Si j'avais été sûre de trouver un imprimeur, j'aurais pu opposer cette ressource au retour de mauvais temps qui arrête ici tous nos travaux et tous nos plaisirs, j'aurais bien pu faire un roman. Mais il vaut mieux vous écrire qu'au public. J'aurais eu quelque honte à présenter comme tant d'autres de vieilles idées sous de nouveaux titres (IX, 504.)

De 1789 à sa mort, l'hostilité de M<sup>me</sup> de Charrière n'a donc jamais désarmé. Cette hostilité s'est assurément située sur le plan humain, Belle n'ayant jamais apprécié la personnalité tapageuse et turbulente de M<sup>me</sup> de Staël, comme sur le plan politique et sur le plan sentimental, lorsque Benjamin Constant la délaisse pour cette rivale plus jeune et plus brillante, promise à une éclatante carrière. Mais il faut se souvenir que son antipathie remonte, avant leur rencontre et avant la trahison de Benjamin, à la contestation déjà peu amène des écrits de la jeune baronne sur Rousseau. M<sup>me</sup> de Charrière a toujours été férue de classicisme et l'âge n'a fait que la raidir dans ses opinions arrêtées. Vers la fin de son existence, elle déteste en bloc tout ce qui s'écarte des règles qui lui sont chères — M<sup>me</sup> Cottin et Chateaubriand, M<sup>me</sup> Radcliffe et Shakespeare, Schiller et M<sup>me</sup> de Krüdener — et le moindre outrage à ses principes l'exaspère. Son ami Chambrier d'Oleyres en témoigne en février 1802 : « Elle prend en grippe un livre et un auteur sur un mot, sur une phrase, et jette l'ouvrage. Florian est aujourd'hui l'objet de son aversion pour un trait déplacé de *Galathée*<sup>20</sup>. »

Allié à l'âge, son pessimisme lui fait voir partout avilissement et déchéance. Où sont ses chers Corneille, Racine, Molière et La Fontaine ? « Aujourd'hui, soupire-t-elle en 1797, la langue française s'abâtardit entre les mains d'un Necker, d'une Staël, d'un Rivarol, d'un Louvet et même entre celles d'un Lally, d'un La Harpe, d'un Mallet du Pan, etc., etc. Tout est gigantesque à la fois et mesquin. La boursouflure et la trivialité se succèdent. Les idées, toutes exagérées qu'elles sont, s'expriment avec une recherche minutieuse » (V, 333-334). En 1802, après lecture de *Delphine* et *d'Atala*, elle hoche la tête : « On se tourmente en France pour faire du neuf. [...] La littérature me paraît épuisée » (VI, 514). Plus tard encore, peu avant de disparaître : « Le monde

---

<sup>20</sup> Cité par Ph. Godet, *op. cit.*, t. II, p. 344.

vieillit et se répète comme un radoteur qu'il est. [...] Ô France, ô terre fatiguée et usée, que ne vous laisse-t-on en repos ! Peut-être qu'après quatre ou cinq siècles, avec un esprit rajeuni et une langue nouvelle, il pourrait renaître chez vous quelque chose de satisfaisant et d'agréable » (IX, 504).

*Renâître, non naître.* Ce que M<sup>me</sup> de Charrière appelle de ses vœux, c'est, passée l'ère de la « barbarie », un retour à l'idéal classique, à la perfection du dix-septième siècle, non un bouleversement. Jetée sur son chemin par les hasards de la vie, M<sup>me</sup> de Staël a fait les frais de sa déception, en annonciatrice de temps nouveaux que Belle ne voulait pas connaître. Au-delà des données biographiques s'est creusé entre les deux femmes un profond désaccord esthétique : le conflit des générations.

Copyright © 2000 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Référence bibliographique à reproduire :**

Raymond Trousson, *Mme de Charrière et Mme de Staël ou le conflit des générations* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2008. Disponible sur : <<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/trousson130500.pdf>>